



VANESSA BAMBERGER

Les Brisants



Par l'auteure
d'*Alto Braco*



Alléger le vernis, dégager les repeints, combler les lacunes requiert de longues heures de concentration et de patience qui permettent à un tableau ancien de renaître. Peut-on faire de même avec le passé ? Le jour où Marion décide de poser ses outils de restauratrice pour se rendre là où s'est nouée sa douloureuse histoire familiale, elle pense ainsi parvenir à se débarrasser des repeints dont sa mère a recouvert le drame qui les a frappées et l'image de son frère Léo, disparu sur l'île de Batz vingt ans auparavant. Mais dans ce lieu rude et envoûtant, où les algues brunes prolifèrent et le quotidien est rythmé par les marées, les langues se délient rarement et les secrets finissent emportés par les courants de la Manche.

VANESSA BAMBERGER vit à Paris. Après ses études à Sciences Po, elle a travaillé dans l'audiovisuel puis comme journaliste indépendante. Elle se consacre aujourd'hui à l'écriture. Elle est l'auteure de quatre romans, *Principe de suspension*, *Alto Braco*, *L'Enfant parfaite* et *Les Brisants*.

Vanessa Bamberger

Les Brisants



Liana Levi

À ma mère

*« Tes mains, à mon cou nu,
Comme des algues
Brunes, se sont enroulées,
Comme des algues,
À mon cou nu
Se sont enroulées
Et se balancent. »*

Barbara, « Clair de nuit »

I

NOUVELLE LUNE

Du ciel couleur graphite se déversait une pluie froide. Le vent soufflait si fort que son bruissement évoquait celui d'un brasier. Les vagues déferlaient du large. Une cavalcade de longs rouleaux verdâtres qui se fracassaient contre les îlets et la pointe rocheuse, au bout de la plage. La Manche grondait, féroce. Bien que le mois d'avril touchât à sa fin, la température de l'air ne devait pas dépasser les huit degrés. Le vieil imperméable de Marion ne lui tenait pas bien chaud.

Delphine avait garé la voiture près du club nautique, et, depuis un bon quart d'heure, elles erraient toutes les deux autour de la plage du Kelell, collées l'une à l'autre sous un parapluie instable. Les rues étaient désertes. Hors saison, Carantec retenait sa respiration.

L'acte de propriété du terrain indiquait « chemin du Penquer », mais celui-ci ne figurait pas sur la carte. Elles étaient déjà retournées par deux fois à leur point de départ, sur le parking de la plage.

Les minutes passaient et Marion songeait à renoncer. Qu'avait-elle bien pu imaginer ? Ce terrain ne pouvait être qu'irréel. Pourtant, elle l'avait bien lu, cet acte notarié, ce document insensé sur lequel elle était tombée par hasard chez sa mère deux semaines auparavant.

Il n'empêche, elle n'aurait jamais dû accepter la proposition de Delphine. Sur le ton de l'évidence, son

amie d'enfance l'avait convaincue de l'accompagner en Bretagne, dans l'hôtel où se déroulait son prochain séminaire. Son mari ne pouvait l'y rejoindre pour le week-end, or l'établissement ne se trouvait qu'à une vingtaine de kilomètres de Carantec. C'était un signe, Marion se devait de profiter de l'occasion pour voir par elle-même à quoi ressemblait ce lieu.

Et maintenant, elle était là et ne voyait rien, le paysage disparaissait sous les trombes d'eau, comme si le malheur de sa mère se déversait sur elle. Car tout était forcément lié. Le passé confus et *le drame*.

Il ne devait pas être loin de midi, mais on aurait dit que la nuit s'apprêtait à tomber. Elle ne parviendrait jamais à saisir quelque chose de tangible, d'intelligible dans l'histoire d'Édith. Dans celle de Léo.

Elle regrettait déjà le confort de son petit atelier, la perspective d'un après-midi à Châtillon, assise devant son chevalet, sous la lampe dirigée sur le tableau que venait de lui confier Gérard Lombardi. Le plus beau qu'on lui ait donné à restaurer depuis ses débuts dans le métier. Elle n'aurait pas dû l'abandonner, répétait-elle à Delphine.

Bien décidée à ne pas la laisser renoncer, celle-ci repoussait le lamento de son amie. Marion n'était pas venue pour rien. Ce « chemin du Penquer », elles le trouveraient.

La jeune femme se dirigea d'un pas énergique vers la maison la plus proche, un bâti au crépi gris, aux volets ouverts et fenêtres éclairées. Le visage fermé, Marion la suivit.

Delphine frappa à la porte. Un septuagénaire au visage avenant leur ouvrit. Marion lui expliqua ce qu'elles cherchaient. L'homme, qui devait s'ennuyer, leur offrit aussitôt son assistance. Un de ses vieux amis habitait justement chemin du Penquer. Qu'elles le suivent, leur

proposa-t-il d'un ton enjoué, en leur tendant deux capes de pluie.

Déjà Delphine sautillait à côté de lui, volubile, tandis que Marion marchait un pas derrière eux, réticente. Elle aurait préféré se contenter des indications de l'homme, se débrouiller seule. À l'idée de mener sérieusement l'enquête, elle se voyait soudain traversée par des émotions contraires. Malgré l'imperméable, elle était trempée. Elle avait froid. Elle se sentait opprimée. Depuis leur arrivée, le matin même, il lui semblait qu'un parfum de tristesse planait sur ce coin perdu du Finistère Nord.

Elle repensa au soir où sa mère lui avait demandé d'aller chercher sa déclaration d'impôts. Le document était posé bien en évidence sur le bureau. Le nom d'Édith y apparaissait en caractères gras. Deux patronymes, mais pas ceux qu'on aurait attendu. Au lieu de Bailly-Mazet, ses noms de jeune fille et de femme divorcée, on pouvait lire Édith Corre-Bailly. Le nom du premier mari de Suzanne, sa mère, suivi de celui du second. Édith était pourtant la fille naturelle d'Alain Bailly, ne manquait-elle jamais de rappeler quand elle évoquait les jeunes années de Suzanne, aussi splendide que Rita Hayworth, vibrante d'amour pour un homme de passage, vite résolue à quitter son époux. Quand Marion avait saisi la feuille d'impôts, ses yeux étaient tombés sur le mince dossier qui se trouvait en dessous, à l'intitulé écrit d'une belle écriture penchée : *Succession Corre*.

Elle n'avait jamais vu cette chemise en carton. Elle s'était mise à feuilleter les pièces qu'elle contenait, la facture d'un notaire dénommé Legrand, une déclaration de succession, un avis d'impôt, un acte de notoriété. L'ensemble des papiers désignait Édith comme seule héritière du premier mari de sa mère, Jacques Corre, né

en 1914, décédé le 6 février 1959 à l'âge de quarante-cinq ans. Le dernier document était un acte de propriété. Il concernait un terrain situé à Carantec, Finistère. Nom du bénéficiaire : « Édith Corre ».

Elle se revit lui demander, la feuille d'imposition à la main : « Maman, pourquoi ne suis-je pas au courant de ce terrain en Bretagne ? » Sa mère était restée muette. Quand elle n'avait pas envie de répondre, Édith faisait la sourde oreille.

Au fil du sentier, les maisons se succédaient, plus ou moins grandes, plus ou moins jolies. Leur guide s'arrêta devant une bâtisse de granit, pignon à l'ouest pour se protéger du vent, cernée de végétation grimpante. Des milliers de petites fleurs céruléennes retombaient en cascade, formant un halo bleuté. À travers la fenêtre, Marion aperçut une grande cheminée, un fauteuil en cuir clouté, une petite table en bois sur laquelle on avait posé une paire de lunettes et un livre ouvert.

Un vieil homme chauve et pâle sortit sur le seuil. Marion s'efforça de lui expliquer qu'elle cherchait à localiser un terrain dont sa famille pourrait être l'héritière. L'homme porta sa main à son front. Il voyait très bien de quel terrain il s'agissait, la parcelle jouxtait la sienne.

– Vous êtes la fille de madame Corre ?

La question l'avait tant troublée qu'elle n'était pas certaine d'avoir répondu « oui » à son interlocuteur qui l'observait avec curiosité.

– Je me présente, Jean-Louis Prigent. J'ai eu plusieurs fois votre mère au téléphone. Autrefois, je voulais lui acheter la parcelle pour y mettre mes ruches. Elle m'a autorisé oralement à le faire. Elle ne pouvait pas me la vendre, c'est ce qu'elle m'a répété. Je n'ai pas bien compris la raison.

Qu'avait-elle bien pu raconter à son voisin ?

À la question que Marion lui avait posée, pourquoi ne savait-elle rien du terrain de Carantec, Édith avait fini par lâcher, de l'air le plus dégagé possible : « Parce qu'il ne vaut pas un kopeck ; exactement comme celui qui me l'a légué. Aucun intérêt. » Cependant était passée sur le visage de sa mère une lueur d'inquiétude.

– Venez, la parcelle n'est qu'à une centaine de mètres.

Ils se mirent en route. Marion observa Delphine parler avec animation aux deux hommes. Avec ses longs cheveux bruns en désordre et ses yeux sombres, son amie ressemblait à une Vierge de Murillo. Marion n'entendait rien de leur conversation à cause du vent.

Elle se sentait aussi abasourdie qu'après l'étrange révélation que lui avait faite sa mère. Ce soir-là, elle avait exprimé sa stupéfaction : pourquoi Édith ne lui avait-elle jamais appris qu'elle était propriétaire d'un terrain en bord de mer ? Elle pressentait, confusément, qu'il se jouait dans ces papiers une chose importante, qui la dépassait. Elle avait donc insisté, pourquoi était-elle l'unique bénéficiaire, puisqu'elle n'était pas la fille biologique de Jacques Corre ? Avait-elle gardé une photo de lui, ou de son mariage avec mamie Suzanne ? Les photos avaient été perdues lors d'un déménagement. Marion n'avait pu s'empêcher de s'exclamer : « C'est quand même étrange d'hériter de quelqu'un qu'on ne connaît pas du tout, non ? » Ce à quoi Édith, agacée, avait répliqué : « Mais je le connaissais », aggravant l'inexplicable.

Courbée sous la bourrasque, Marion avait perdu du terrain. Delphine ralentit le pas pour l'attendre.

– Jean-Louis a entendu parler de la famille Corre, annonça-t-elle d'un ton triomphant, les joues rosies, quand son amie l'eut rejointe. Apparemment, avant la

guerre, tout Carantec leur appartenait. Ils étaient connus pour la pension de famille qu'ils tenaient dans le bourg depuis des générations. Tous leurs biens ont été vendus. Les maisons sont devenues des résidences secondaires. Il se demande même si la sienne n'en faisait pas partie.

Un frisson de malaise parcourut Marion.

Le vent du nord arrachait les fleurs duveteuses des pruniers, qui s'envolaient au-dessus des promeneurs. Désormais, le chemin sinuait le long de la mer. La Manche toute proche bouillonnait, évoquant une étendue de lave noire. Soudain la pluie cessa, comme l'écoulement d'un robinet qu'on tourne. Le ciel pâlit. Une légère odeur flottait dans l'air, entre l'œuf pourri et le thé japonais.

L'un après l'autre, les quatre promeneurs gravirent un talus. Jean-Louis s'immobilisa. Ils étaient arrivés.

Sous les yeux de Marion, un champ de fougères d'un vert éclatant ondulait en pente douce le long du chemin jusqu'à la plage, une petite crique de sable safrané. Le terrain de sa mère.

Jean-Louis tendit une main diaphane vers l'horizon.

– On raconte aux enfants que les fougères rousses, à l'automne, sont les cheveux que s'arrachent les vieilles fées avant de mourir. Je n'exclus pas que votre morceau de terre en soit peuplé. Ce qui est certain, c'est que son écosystème n'a pas été perturbé depuis plusieurs décennies. C'est précieux, de nos jours, un milieu vierge.

Les nuages se déchirèrent. Un rayon de soleil apparut, pareil à un projecteur dardant son pinceau de lumière sur la mer agitée. L'eau passa du bistre à l'aigue-marine, hachurée d'agrafes argentées. Le sable blanchit, et le bout de lande planté de fougères fut balayé par la lumière.

Marion se laissa absorber par la contemplation de ce morceau de nature surgissant de l'ombre, intact, tel un

jardin d'Éden au pied d'une Jérusalem céleste illuminée. Le panorama lui rappelait le tableau de Lombardi. Elle associait toujours ce qu'elle voyait aux tableaux qu'elle restaurait. Décrypter une image peinte lui semblait plus simple que dégager le sens de ces quelques arpents bien réels jetés dans son existence. Elle fit cependant un effort et essaya d'imaginer sa mère enfant, les cheveux nattés, en maillot de bain, se tenant debout au pied du champ impressionniste, le regard tourné vers la mer.

Quand Édith lui avait déclaré avoir bien connu Jacques Corre, le premier mari de Suzanne, Marion avait de nouveau manifesté son étonnement. Sa mère ne lui avait-elle pas toujours raconté le même enchaînement d'événements? Avant même sa naissance, Suzanne et Alain Bailly avaient quitté Carantec pour toujours. Édith n'avait pu masquer sa contrariété: «Mais non, je n'ai jamais dit une chose pareille. Tu as dû mal interpréter. J'avais huit ans quand nous avons quitté Carantec pour Châtillon.» Elle avait été vivement frappée d'apprendre que sa mère avait passé son enfance dans le Finistère.

Marion se tourna vers Jean-Louis.

– Vous dites que vous vouliez acheter le terrain pour y mettre des ruches. Pourquoi ne pas y construire? L'emplacement est magnifique.

– Il est inconstructible.

– Vous avez bien une maison, vous, juste à côté, sur le même chemin.

– Elle a été bâtie avant la loi Littoral. Maintenant, ce n'est plus possible.

Il fixait le bout de ses chaussures en lui parlant.

– De quand date cette loi Littoral? demanda Marion par curiosité.

– 1986.

L'acte de propriété au nom d'Édith datait de 1959. Entre 1959 et 1986, sa mère aurait très bien pu faire construire une maison, même petite, même modeste. Elle n'avait rien fait de la parcelle.

– Peut-on camper sur le terrain ? intervint Delphine.

– Rien ne vous en empêche, mais il faudrait débroussailler, et puis me le dire avant, hein, parce qu'au printemps j'y place mes ruches, parmi les fougères.

Jean-Louis avait l'air embêté. Il s'empressa de préciser :

– Ce sont des fougères-aigle. On les appelle ainsi parce qu'elles sont de taille imposante et se développent grâce à leurs rhizomes traçants. C'est une espèce invasive. Le problème, c'est qu'elles sont toxiques pour certains animaux, les chevaux, les bovins...

– Je ne savais pas que les fougères étaient des mauvaises herbes, dit Marion pour meubler le silence.

Elle était stupéfaite que sa mère ne lui ait jamais parlé de ces paysages, ni de son enfance avant qu'elle n'insiste pour obtenir des réponses, ce soir-là. Avec qui Édith avait-elle vécu à Carantec, jusqu'à sa huitième année ? « Avec maman et Jacques bien sûr, qui d'autre ? » s'était emportée sa mère. Mais alors, où était Alain Bailly, son père ? Marion avait entendu sa mère retrouver sa voix d'enfant. « Il s'était installé à Carantec pour être près de nous. Maman m'emmenait chez lui plusieurs fois par semaine. Je devais faire bien attention à ne pas dire à papa Jacques que j'avais vu papa Alain. Quand papa Alain m'offrait un cadeau, je devais prétendre l'avoir obtenu d'un commerçant. » En un éclair, Marion avait compris la confusion dans laquelle les deux hommes avaient été plongés, et Édith avec eux. Comment pouvait-elle être certaine qu'Alain était son père biologique ? Marion avait posé cette question la voix tremblante. Sa mère l'avait

fusillée du regard, et, d'un ton sec, cinglé: «Alain Bailly est mon père. D'ailleurs, je lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Il m'aimait beaucoup, et toi aussi il t'aimait beaucoup, comme tu sais. Ne t'avise pas de te mettre une autre idée en tête.»

L'effarement qui l'avait saisie, ce soir-là, la reprenait au bord du terrain. À quoi ce lieu la renvoyait-il? Quel secret cachait-il? Elle aurait voulu rassurer Jean-Louis: elle n'en retirerait pas la jouissance à ses abeilles. Mais elle était incapable de dire un mot.

Une légère bouffée d'angoisse l'envahit à l'idée qu'Alain Bailly, le vieil homme qui l'avait choyée, qui avait eu tant d'attentions pour elle quand *le drame* s'était produit, n'était peut-être pas son grand-père biologique.

– Connaissez-vous Jacques Corre, le père d'Édith? Il est mort en 1959, dit soudain Delphine qui ne saisissait pas pourquoi son amie avait relancé Jean-Louis sur le sujet de la botanique. On s'éloignait de l'enquête.

– Non. Il doit être enterré au cimetière de Guérilis, plus haut dans le bourg.

À présent, les deux hommes prenaient congé. Jean-Louis invitait Marion à ne pas oublier son adresse et à sonner à sa porte, si elle revenait dans la région. Qu'elle n'hésite pas à le solliciter, s'il y avait quoi que ce soit à faire sur la parcelle. Il serait ravi de lui rendre service.

Marion se pencha pour ramasser un peu de terre. Elle filait entre ses doigts, sableuse, légère. La terre des champs en bord de mer. Édith était comme ce terrain, non attribuée. Une mémoire en friche. Elle avait grandi, puis hérité d'un terrain dans le Finistère. Le lieu que personne n'avait le droit d'évoquer.

Là où Léo avait disparu.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2023

Couverture: D. Hoch
Photo: © RolfSt/iStock

Cette édition électronique du livre *Les Brisants* de Vanessa Bamberger
a été réalisée en mars 2023 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0740-3)

ISBN ePDF : 979-10-349-0742-7